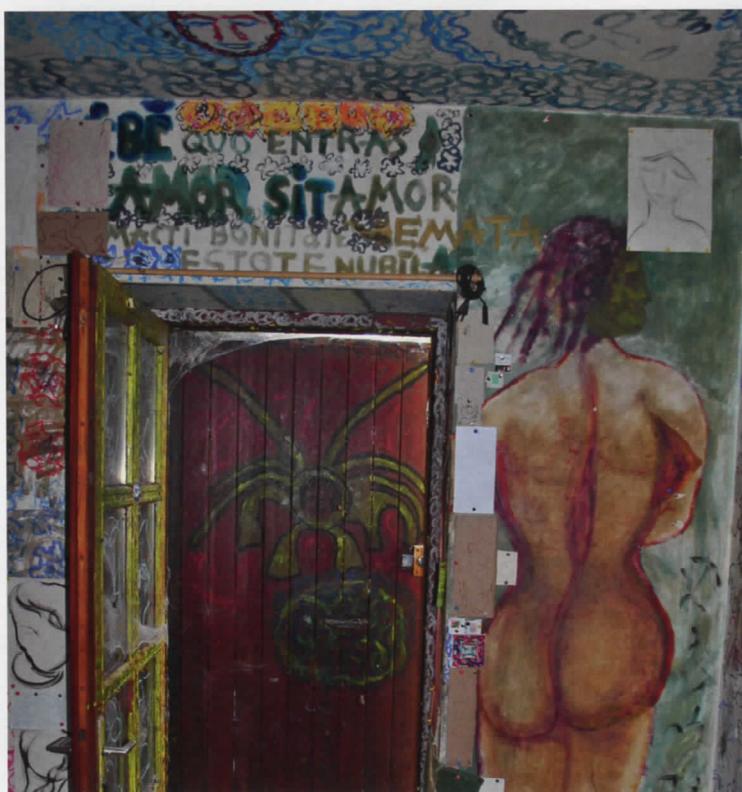


Eric Le Blanche, comme une araignée dans sa toile

Il est extrêmement rare de pouvoir découvrir un décor peint et/ou sculpté dans l'intérieur d'un logis d'autodidacte.

Les artistes connus, grâce à leur notoriété, lorsqu'ils ont voulu étendre leur création aux murs de leurs demeures, voient le plus souvent ces interventions atypiques portées à la connaissance du public. Les exemples sont nombreux. Mais des œuvres créées à même les cloisons de leurs habitats par des non-professionnels de l'art, amateurs naïfs ou bruts, c'est beaucoup plus délicat à découvrir. Leur activité artistique n'ayant jamais été repérée de leur vivant par la critique (et pour cause, car ils font partie des gens ordinaires, non identifiés comme artistes), lorsqu'ils décèdent, les héritiers, par malheur insensibles à ce qu'ils découvrent dans des maisons livrant brusquement d'étonnants secrets créatifs en trois dimensions, font rapidement table rase de ce qu'ils jugent comme des excentricités ou des aberrations.

Cela aurait pu arriver à la maison peinte d'Eric Le Blanche, si le hasard n'avait pas mis sur ma route Soizic et Jean-Louis Sapey-Triomphe un jour à Paris.



La porte d'entrée vue du vestibule de la maison d'Eric Le Blanche, avec un visage (autoportrait ?) peint au cœur d'une araignée jaune, une inscription latine, une femme nue sur le mur, des feuilles dessinées et punaisées, le plafond peint. photo Bruno Montpied, juillet 2018.

Ils cherchaient quelqu'un pour les aider à situer les créations murales du cousin Le Blanche, et voir ce que l'on pourrait essayer de faire pour en garder la mémoire, voire sauvegarder des éléments de ses décors. La maison était déjà vendue à un nouveau propriétaire, qui laissait visiter en ayant prévenu qu'un temps viendrait où il serait obligé d'effacer les fresques extérieures et intérieures, les sculptures, et autres milliers de dessins et cartons répandus au sol, ou punaisés anarchiquement à même les peintures par leur auteur lui-même.

Une vente aux enchères discrète avait déjà eu lieu, concernant surtout les meubles, quelques tableaux d'un peintre académique, parent des Le Blanche (René-Achille Rousseau Decelle, dont l'exemple avait pu influencer Eric qui semble l'avoir connu dans son enfance), des livres, et quelques œuvres (dessins, terres non cuites modelées). Un ami des arts, Jean-Pierre Rouillon, libraire de son état, et présent à cette vente, avait acheté plusieurs dessins qui se trouvaient empilés ou dispersés au sol (par des jeunes gens qui s'étaient amusés dans la maison), des cartons dessinés aussi, à l'origine tous punaisés (et donc incorporés aux murs, mais détachés ensuite des parois pour les besoins de la vente).

Il fallait faire vite en ce mois de juillet 2018, se rendre à Vouvant, en Vendée, près du Marais poitevin, classé parmi « les plus beaux villages de France ». Tenter de contacter des autorités municipales ou départementales.



Maison d'Eric Le Blanche, héritée de sa mère Jeanne photo Bruno Montpied, juillet 2018.



Fresque intitulée *Le Printemps* par Eric Le Blanche, peut-être par transposition du tableau éponyme de Botticelli, dans sa chambre, au rez-de-chaussée photo Bruno Montpied, juillet 2018.



Fresque avec un boa et une sorte de dragon, des dessins réalisés à une date ultérieure et punaisés par-dessus photo Bruno Montpied, juillet 2018.

Photographe au mieux les décors accessibles, quoiqu'avec difficulté (éclairage déficient, fenêtres et volets fermés, peu de recul, encombrement du sol envahi de piles de feuilles dessinées frénétiquement.). Appeler ensuite à la rescousse un cinéaste, lui-même autodidacte du reste, pour réaliser une captation correcte de ce décor (en août de la même année), dans l'idée de réaliser à partir d'elle, un film. Réunir des informations auprès de la famille, d'ordre biographique, destinées à éclairer les conditions de réalisation de ces œuvres atypiques, rassembler des témoignages¹

Il apparut qu'éclairer la biographie de cet homme extrêmement discret n'était pas une mince affaire...

Eric Le Blanche est né en 1951 à Neuilly-sur-Seine, d'un père âgé de 30 ans, au profil psychologique perturbé, et d'une mère âgée de 45 ans, infirmière à Paris, puis en Vendée. Il semble que ses parents se soient séparés peu de temps après sa naissance. Sa mère - ne pouvant s'en occuper - le remit entre les mains, successivement, de trois femmes différentes. Il fut recueilli cinq ou six ans dans la famille de sa tante, mère de quatre filles et deux garçons, ceux-ci à peu près du même âge qu'Eric. Des troubles dans son comportement, vers ses six-sept ans, amenèrent sa mère à revenir s'installer à Vouvant, avec lui, dans une maison ayant appartenu à ses aïeux, celle-là même qu'allait décorer plus tard Eric. Ils y vécurent face à face durant vingt ans.

Il fait des études jusqu'au brevet, puis suit des cours par correspondance, la fréquentation du collège ne paraissant plus possible en effet.



Photomaton d'Eric Le Blanche, vers ses 20 ans (?)- photo archives familiales Sapey-Triomphe.

Il est décrit par un de ses cousins comme grandiloquent, très sûr de lui, surtout en ce qui concerne la compréhension de l'art. Il n'accordait aucune attention aux autres. Un brouillon de lettre à un professeur trahit un langage volontiers pédant, et un manque de modestie pour le moins. Il est nerveux, et semble avoir été suivi par des médecins psychiatres dès son adolescence. Sa cousine Soizic le présente comme souffrant de schizophrénie, ce diagnostic paraissant notoire dans la famille. Cependant, aucune information en provenance d'instances psychiatriques n'a filtré jusqu'à présent. Il semble qu'Eric, dès sa jeunesse, avait tendance à se plonger en lui-même, se flattant de connaître l'art et la philosophie mieux que personne, et sans que personne dans son entourage ne confirme ce génie particulier (certains témoins s'accordent seulement pour le trouver « brillant », et sa cousine déclare qu'il se prenait pour un « prince »). Parmi les rares écrits que l'on a retrouvés - un cahier avec une fiction enfantine et des bribes de pensées - on se rend compte qu'il a fait quelques lectures. Il cite

Nous avons reçu votre lettre qui nous
 a fait grand plaisir d'autant que
 le travail que je fournis en français
 comme paradigme sera a priori efficace
 même dans un passage en seconde... et
 tainement moins en abstrait que son
 pourtant j'étais si fort en ce.
 L'essence du travail effectif et non
 efficace dans cette matière que furent
 les Abbas - ce fut que j'étudis - ce n'est
 que. seul et sans aide.
 L'écriture, c'est que pour une grave
 maladie qui m'empêchait la première fois
 me on ne fut inscrit un travail réel
 me effectif. Il faut noter que cette écriture
 (je suis)
 bien avant de m'inscrire au cours la
 première fois.

Fragment de lettre d'Eric Le Blanche à un professeur. Les mots sont soulignés par moi. L'élève cherche à se montrer savant par l'usage de mots rares, employés ici et là de manière erronée.



Eric Le Blanche avait peint Adam et Eve dans un escalier où il avait également tracé l'inscription *La condition humaine*, à côté d'un homme barbu qui représentait peut-être Dieu le père photo Bruno Montpied, juillet 2018.



Monstre écailleux et aquatique peint au plafond d'une pièce donnant sur un escalier
photo Bruno Montpied, juillet 2018.

→ sur la page de droite

graffiti. Il va jusqu'à incruster sur la façade donnant sur la rue des bas-reliefs en plâtre², représentant des femmes nues, des « fées » selon la rumeur publique, dont peut-être une Mélusine, inspirée de la femme-serpent dont Vouvant (ancien fief des Lusignan) garde la légende, entre ses vestiges fortifiés. Etrange coïncidence, ce village est enlacé par les méandres sinueux d'une rivière nommée « La Mère »

Sur la façade donnant sur le jardin, il inscrit ces mots « Villa Palatine », peut-être inspirés du nom de la rue où habitent ses cousins à Paris. Et puis, surtout, il se met à peindre avec énergie les murs de son vestibule, de sa cuisine, de sa chambre. Tout y passe, montants de fenêtres, chambranles, cheminées, plinthes, escalier, cabine de douche, chaufferie, etc. On sent

d'une écriture appliquée, alors qu'il est encore jeune, Teilhard de Chardin, et tente de confronter sa réflexion à des problématiques religieuses, mais cela reste des esquisses d'adolescence, par moments même, proches d'une certaine confusion.

En 1983, sa mère décède, sans autre descendant direct qu'Eric. Elle a pris ses précautions au préalable, en mettant son fils en tutelle en accord avec l'hôpital psychiatrique de Fontenay-le-Comte. Cela explique peut-être que les instances médicales et administratives aient pris l'habitude, avec le temps, de ne plus communiquer avec la famille éloignée. Elle lui a assuré de quoi vivre, car elle possède du bien. Mais les cousins germains le soulignent, cette mère avait auparavant aussi passablement étouffé Eric, le couvrant d'une sollicitude par trop envahissante, le couvrant sans nécessité de vêtements superflus. A la mort de cette protectrice, qui plus est dépressive, Eric donnera l'impression de renaître, et même de « s'épanouir », provisoirement (dixit le mari de Soizic, Jean-Louis). Paradoxalement, cet épanouissement prendra place au sein d'une maison où tout lui rappelle le souvenir de sa génitrice. Et lorsqu'il sortira dans le village, en hiver, il le fera en gardant sur lui le manteau de fourrure de sa mère, comme s'il se glissait dans sa peau.

C'est à ce moment qu'il commence à peindre les façades extérieures de sa maison, en traits de peinture jetés à même le crépi, assez proches des



Eric peint en de nombreux endroits de sa maison des serpents, des lézards, des monstres écailleux parfois, qui prennent l'allure de sujets hallucinatoires : autres échos plus démoniaques ? de la femme-serpent ? photo Bruno Montpied, juillet 2018.

sur la page de gauche



Fresque montrant un déferlement de profils de femmes, dans une chambre à l'étage photo Bruno Montpied, juillet 2018.

parfois des réminiscences d'une culture artistique autodidacte, à forte connotation gréco-latine (quand on s'intéresse avec emphase à l'art, bien souvent, ne suit-on pas une voie académique, en commençant par la Grèce - car cela pose le candidat à l'affichage culturel ?), Eric Le Blanche est du reste décrit comme d'un autre temps, voire d'une autre planète, par le fils de sa cousine, Frédéric, qui, plus jeune de dix ans, vient parfois le visiter, sans pour autant dépasser le seuil). Il était, de plus, très pieux. Quelques sujets de ses fresques paraissent en rapport avec la religion. Il fréquenta quelque temps, après la disparition de sa mère, un prêtre à Vouvant, nommé curieusement l'abbé Parois³, qui lui-même dû se retirer de Vouvant (en 1992) pour cause de troubles du comportement. Dialoguait-il avec ce dernier ? On n'en a aucune preuve. Etant donné son refus d'écouter et de s'intéresser à tout autre individu que lui-même (comme les témoignages l'indiquent tous), on peut s'imaginer qu'Eric fréquentait le prêtre comme on parle à un mur.

Comment évolua-t-il au fil du temps ? Après une dizaine d'années, vers 1993, une aide-ménagère nommée par sa tutrice pour s'occuper de son ménage et de ses courses et qui l'assistera durant deux décennies - a témoigné qu'elle le vit peu à peu se renfermer dans l'obscurité, volets fermés, refusant qu'on nettoie certaines pièces, affolé un temps par l'arrivée de l'an 2000. Il paraît alors avoir partagé son temps entre des séjours à l'hôpital psychiatrique et des retours à sa maison, ses médecins ayant sans doute compris que son logis lui servait d'auto-thérapie. Il y faisait et défaisait ses fresques, repeignant parfois par-dessus, les retouchant, au gré de ses nouvelles idées.



Façade sur le jardin, avec graffiti montrant des couples en profil et l'inscription « Villa Palatine » sous une fenêtre de l'étage photo Soizic Sapey -Triomphe, octobre 2018.

A partir d'un moment, sans doute dans la dernière partie de sa vie (il mourut en 2016, d'un cancer des poumons, à 65 ans), sa créativité prit un autre essor, sous deux formes d'une part, des milliers de dessins et de cartons, le plus souvent travaillés en série, parfois aux limites de l'intelligibilité, qu'il punaisa par-dessus ses anciennes fresques du rez-de chaussée, et d'autre part, d'autres fresques travaillées au trait noir, à l'étage, peut-être de façon inachevée, seulement esquissées, car on n'y décèle que peu de couleur (il utilisait sur ses murs l'acrylique, la gouache, et du cirage). Ces dernières interventions paraissent plus visionnaires, comme hantées, brochées sur des hallucinations qui le débordaient de partout, présentant des dizaines de visages de profil déferlant par vagues, réminiscences peut-être de ces femmes qui s'étaient chargées de lui toute sa vie. A moins que ce ne soit un souvenir de sa mère Jeanne qui s'efforçait de ne présenter son visage, sur les images qu'elle laissa d'elle, que de profil. Elle se jugeait en effet défigurée depuis qu'un accident lui avait laissé un profond sillon sur la joue gauche.

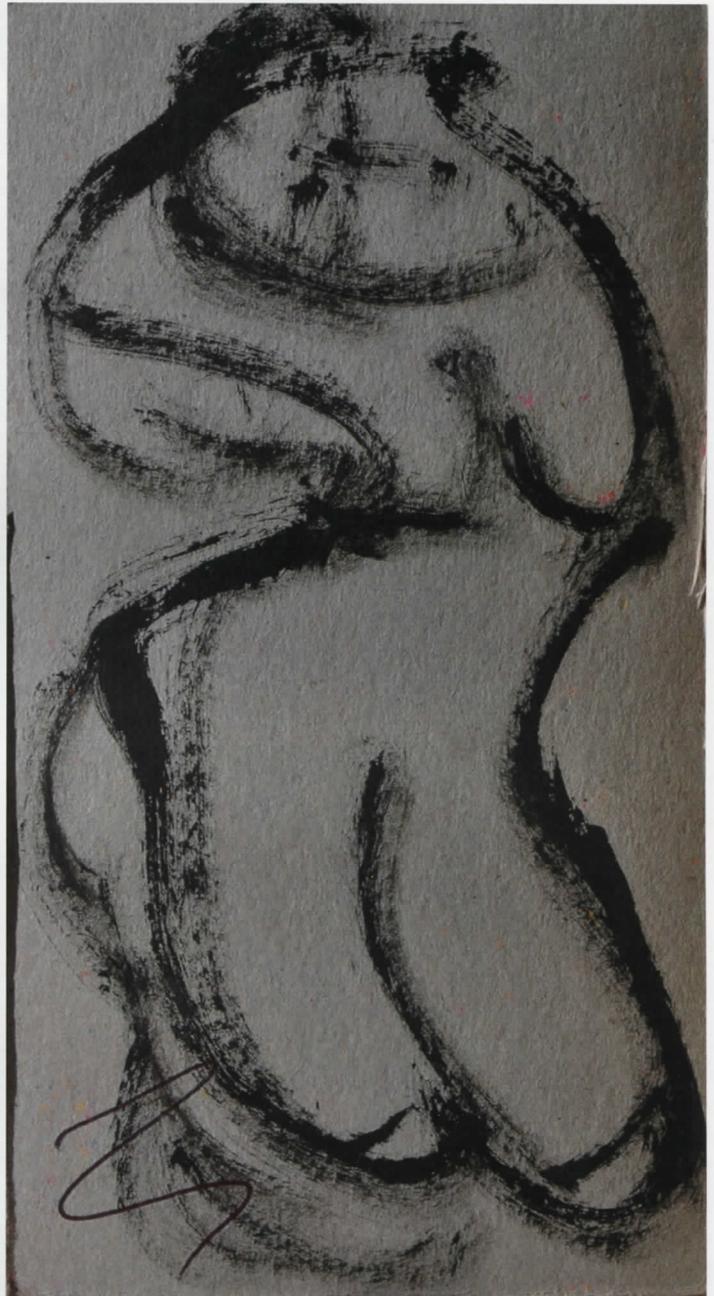
Le souvenir de cette obsession maternelle du profil ne quitta sans doute jamais Eric. Il paraît du reste difficilement séparable de sa mère, à tel point qu'on peut envisager sa maison comme une sorte de giron symbolique, dans lequel il s'enfermait chaque fois que l'hôpital lui en laissait l'occasion. Il n'y avait que là qu'il pouvait dessiner ou peindre, de plus en plus renfermé dans ses dernières années. Il y marmonnait seul, vivant dans le noir, n'ouvrant sa porte qu'en l'entrebâillant pour répondre à de rares visiteurs.



Dans les chambres de l'étage, des profils de femme en foule, tracés seulement au trait noir photo Bruno Montpied, juillet 2018.

Familièrement, de quelqu'un qui se campe intérieurement en génie ou savant auto proclamé, on dit « qu'il se monte un film ». Ce fut probablement le cas d'Eric Le Blanche, mais sa personnalité, possédée par une sensation d'émiettement, d'irréalité angoissante, avait besoin de ce reflet auto glorifiant, et avait besoin de la peinture pour redonner du ciment à son existence, par le truchement d'un imaginaire réalisé dans l'art. Alors qu'à l'origine, du fait de sa parenté avec un peintre académique, il s'était bâti une culture classique (ce qui le distingue vis-à-vis d'autres créateurs de l'art brut), alors qu'il se donnait à lui-même le spectacle du génie, dans une sorte d'autarcie intellectuelle, sa lutte contre la maladie semble lui avoir permis - grâce à l'osmose qu'il établit entre lui et les murs d'un nid familial rassurant - de trouver un chemin d'expression original et peut-être apaisant. L'art lui servit ainsi, très probablement, de bouée de sauvetage, face à une dissolution qui sans cesse menaçait.

A noter : La maison d'Eric Le Blanche a été aujourd'hui complètement effacée par son nouveau propriétaire. Cependant, une vingtaine de portes (peintes sur les deux faces) et des volets ont été conservés par le Département de la Vendée grâce à l'intervention de M. Julien Boureau, conservateur des antiquités et objets d'art du Conseil départemental. Des dessins sur papier et sur cartons, quelques sculptures, ont été également mis à l'abri chez des collectionneurs. Grâce à l'association Art métiss, plusieurs de ces œuvres sont exposées durant les mois de juillet et d'août 2019 à l'Espace Galipeau, dans le village de La Chemillardière, à St-Mesmin (Vendée). Renseignements : 06 88 44 08 90. Le film « Eric Le Blanche, l'homme qui s'enferme dans sa peinture » y sera projeté le 24 juillet.



Un, parmi des milliers de dessins exécutés par Eric Le Blanche photo et collection Bruno Montpied.

Bruno Montpied